

ment marquée, fit sourire le chef de la fibuste.

—Penser, murmura-t-il, que si le dernier des Frères-la-Côte assistait à cet entretien, Laurent, à présent si accablé, si soumis, ne trouverait que des paroles de menace et de défi !... L'honnête homme seul possède le vrai courage et est assuré de ne jamais faiblir... Un amour-propre outré, des instincts imaginaires, un sang impétueux peuvent parler donner naissance à de grandes choses, oui, mais la moindre cause suffit pour paralyser les avantages que procurent ces brillants défauts ; le sentiment du devoir ne trompe jamais, lui... .

Le langage de Montbars fit briller un éclair de fureur dans les yeux de Laurent ; toutefois, sachant combien sa position était désespérée, et craignant, s'il se livrait à la rage qui l'animait, de s'ôter la dernière et faible chance de salut qui lui restait, ce fut avec une feinte tranquillité qu'il continua la conversation.

—Montbars, dit-il, le moment actuel me semble assez mal choisi pour une dissertation philosophique ; laissons de côté récriminations et banalités, pour nous occuper seulement de ce qui nous concerne. Me promets-tu, avant d'accomplir ton projet, avant de mettre à exécution ta menace, d'attendre que je me sois expliqué ?

—Je n'ai pas encore prié, répondit Montbars ; à moins donc que tu ne tentes de te servir de tes armes contre moi, tu n'as rien à craindre. Parle !

Laurent se recueillit pendant quelques secondes.

—Montbars, dit-il, si ma conduite te donne le droit d'accuser ma moralité, rien dans mon passé ne t'autorise à mettre en doute ma parole.

—J'en conviens, Laurent. Eh bien ?

—Eh bien, si je te fais le serment que je ne veux pas essayer de te tromper, que pas une des paroles que je vais prononcer ne sera en désaccord avec mes sentiments les plus intimes, me croiras-tu ?

—Oui, je te croirai.

—Jusqu'à ce jour, Montbars, je n'avais jamais connu la peur. Profondément dégoûté de la vie, cent fois je me suis jeté tête perdue dans la mêlée, avec le seul désir de me débarrasser du fardeau de l'existence. Mon nom, non pas celui de Laurent, mais le nom royal et illustre que je porte et qui appartient à l'histoire, m'assurait un magnifique avenir. J'ai renoncé volontairement à une position admirable, j'ai fait croire à ma mort. Juge, pour en arriver à prendre ce parti extrême, ce que j'ai dû souffrir... Mon cœur avait reçu une blessure horrible, une de ces blessures morales qui portent en elles un germe de gangrène dont on ne guérit jamais. A vingt-cinq ans, je ne croyais plus, je n'avais plus le droit de croire à rien. Aujourd'hui mon cœur se révolte ; je sens en moi une force et des désirs nouveaux... L'ambition m'offre un but et me donne le désir de vivre... Si tu savais qui je suis, Montbars, tu ne t'étonnerais pas de ce qui me reste à ajouter.

—Continue, Laurent.

XII

Le fibustier fit un léger silence et reprit : —Ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est un vaste et florissant empire... des troupeaux d'esclaves... Tu souris, Montbars... Oui, je sais que cette idée était la tienne, que je parais commettre un plagiat... Montbars, réfléchis donc à ce que tu es, toi... un simple gentilhomme.

—Ah ! interrompit Montbars, à quoi bon

continuer cet entretien ? Comment espérer, Laurent, que deux ambitions courant au même but, par le même chemin, puissent jamais s'entendre ?... Il est impossible qu'à un moment donné, et tenté par l'occasion, l'un de nous deux songe, en passant près d'un précipice, à y pousser son rival.

—Laisse-moi poursuivre, Montbars... L'échec que tu as subi, en te montrant à quel point ton pouvoir était fragile, comme on a peu le droit de compter sur le dévouement de la fibuste, a dû modifier tes idées et te donner à réfléchir. Je te le dis sincèrement, je regarde ta partie comme complètement perdue, et j'ajoute que cela me paraît constituer plutôt un bonheur qu'un malheur pour toi... Ton front, si audacieux dans la bataille, n'était pas fait pour porter une couronne. Redevenis ostensiblement ce que tu n'as jamais cessé d'être, un brave et noble gentilhomme. Que te faut-il ? De l'or ?... Tu possèdes déjà une magnifique fortune. Eh bien, à cette opulence, j'ajouterai la somme que tu fixeras toi-même. Dix, quinze millions, si tu le désires. Tu deviendras l'idole de la cour de Versailles. Tu écraseras par un luxe effréné tes rivaux en naissance. Tu parviendras à toutes les dignités, à tous les honneurs... Voyons, ce marché, ce pacte te convient-il ?... Je te jure que, plutôt que d'y manquer, je me ferais massacrer... Mais ne crains rien, pas un des Frères-la-Côte ici présents ne songera à s'opposer à l'accomplissement de ma volonté. Et puis, en supposant même une révolte, improbable de leur part, toi et moi réunis, nous viendrons facilement à bout d'eux. Tu diras : " Jour de Dieu ! " moi : " En avant ! " et mettant l'épée à la main, nous les chargerons de la belle manière. Ils ne sont plus que quinze, en moins de cinq minutes, nous en aurons fini avec eux. J'attends ta réponse.

—Si je ne tenais pas ton existence entre mes mains, dit Montbars avec calme, ta proposition, quoique je sois sans armes, aurait déjà fait éclater une lutte entre nous. Je te répondrai avec toute la modération que me donne la supériorité de ma position sur la sienne. Je ne daignerai pas même te railler sur la riche aumône et sur la jolie perspective de courtisan déseigné que tu m'offres si généreusement !

Laurent, —et que cette déclaration termine notre entretien, —il n'y a qu'un seul moyen de te sauver ; si tu me refuses, c'en est fait de toi !... Écoute-moi donc à ton tour avec une sérieuse attention, et réfléchis bien profondément avant de te prononcer... Laurent, tu te trompes grossièrement sur mes intentions présentes. J'ai rêvé autrefois, non une couronne, mais un pouvoir absolu, une glorieuse indépendance, c'est vrai. Aujourd'hui, mes désirs ne sont plus les mêmes... J'ai résolu, ou plutôt, j'avais résolu, car je n'appartiens pour ainsi dire plus à la terre, d'employer toutes mes forces, toutes mes facultés à illustrer le règne de Louis XIV, mon maître, à conquérir un nom pur et sans tache dans l'histoire !... Veux-tu me seconder dans mes efforts, devenir mon matelot, mon second ?... J'accepte ton concours !

Du moment où tu seras engagé vis-à-vis de moi par un serment solennel, je jetterai un voile épais sur le passé. J'aurai en toi une confiance sans bornes. Toutefois, je me hâte d'ajouter que tu resteras toujours mes ordres ; que si tu voulais plus tard t'affranchir de mon autorité, tu n'en aurais le droit qu'en renonçant au service de la France ; en un mot, que tu seras le reflet de la gloire dont je serai, moi, le rayon.

—Attends encore. Montbars, avant d'accomplir ton œuvre de mort, dit Laurent. Puisque tu es maître de ma vie, rien ne te presse ! tu m'avertiras, n'est-ce pas, lorsque tu mettras le feu à la mine ?

—Rassure-tui, je n'ai pas encore prié. Que te semble de ma proposition ?

—Oh ! je t'en prie, Montbars, ne parlons plus de cela !... Je te fais des excuses ; je te demande pardon de t'avoir, tout à l'heure, proposé des millions !... Tout accommodement entre nous est, je le reconnais maintenant, une chose impossible ! Les Amériques ne sont pas assez vastes pour contenir deux ambitions !...

—C'est notre mutuelle sentence de mort que tu prononces ?

—Oui, Montbars, notre sentence de mort ! Tu peux prier !

—Et toi Laurent ?

—Moi, je le voudrais ! mais à quoi bon ?

—A quoi bon, Laurent ? à faire disparaître la pâleur qui couvre tes joues... la pâleur de l'effroi ! Reconcilie avec Dieu, tu regarderas la mort d'un œil calme et assuré.

—Oui, c'est possible !... Merci de ton conseil, Montbars !...

Laurent s'agenouilla et resta pendant près d'un quart d'heure dans une immobilité complète.

Ce laps de temps écoulé, il se releva : un changement si complet s'était opéré dans son visage, qu'il n'était presque plus reconnaissable.

—Ah ! cela me fait du bien, dit-il ; encore une fois, Montbars, merci !

—J'attends que tu me donnes le signal. Est-ce prêt, Laurent ?

Le fibustier interpellé, hésita.

—Montbars, dit-il, j'éprouve une singulière admiration pour toi, je t'estime comme je ne me croyais pas capable d'estimer un homme. Veux-tu que nous mourions amis et rivaux tout à la fois, ? Je serai heureux de te serrer la main.

Laurent s'avança aussitôt vers l'ancien chef de la fibuste qui l'arrêta par un geste énergique et impérieux.

—Laurent, lui dit-il, je vois que la prière ne t'a pas sanctifié : ton pied est déjà dans la tombe, et tu rêves encore une trahison !

—Non, Montbars, tu te trompes ! dit doucement Laurent : tu as été toujours trop sévère pour moi... Je te jure qu'après avoir touché ta main, en signe de réconciliation, je retournerai à ma place sans essayer de te faire changer de résolution. Ce sont mes armes, peut-être, qui t'inspirent des soupçons ? Au fait, tu as le droit de suspecter ma bonne foi ; soit ; je vais jeter mes armes.

Laurent, joignant l'action à la parole, dégraffait la ceinture de cuir qui soutenait ses pistolets, lorsque Montbars se levant vivement, vint à lui, et lui tendant la main :

—Laurent, dit-il, j'ai confiance en ta parole. Pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas fait naître frères ! Unis par les liens du sang, nous aurions à nous deux changé la face du monde.

Laurent prit vivement dans les siennes la main de Montbars et la serra avec un attendrissement véritable.

Un court et solennel silence eut lieu.

—Adieu, Montbars, dit Laurent, plus j'apprécie la noblesse de ton caractère et plus je comprends combien ta mort est indispensable ; ton honnêteté aurait fini un jour par me gagner, et alors je serais devenu ton esclave. Cette idée révolte mon orgueil et rend mes derniers moments faciles et doux... Encore une fois, adieu !

—Au revoir, Laurent, répondit Montbars. Que Dieu, devant qui nous allons comparaître, nous pardonne !

Montbars se dirigea alors vers la place première qu'il occupait, tandis que Laurent, se drapant avec grâce dans son manteau, croisa les bras et prit une pose héroïque, ainsi que faisaient les gladiateurs antiques blessés à mort et attendant le coup fatal.